4e ANNÉE, N° 160. — VENDREDI, 4 MAI 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata*.
Dans les villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... 1 an, 8 piastres
" 6 mois, 4 "
Provinces et Étrangers un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du C.
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 4 Mai.

Nous avons déjà eu plûs d'une fois occasion de signaler la bonne voie où étaient entrés les principaux organes de la presse française parisienne et départementale, à l'androit de la Turquie, dans leur appréciation des choses de ce pays, et nous les avons félicités d'un changement d'opinaion qui les honore, car il n'est que le simple, mais difficile produit de l'examen plus attentif et plus équitable des faits. Au lieu d'obéir, comme par le passé, à d'injustes préventions, à des préjugés ridicules, odieux, nos confrères jugent plus volontiers, aujourd'hui, pièces sur table, avec connaissance de cause, et laissent aux faits, impartialement exposés, le soin de mettre à néant toutes les calomnies, toutes les intrigues audacieusement ourdies à l'encontre des intérêts de l'empire ottoman.

Le *Pays*, nouveau journal de Paris, fondé par des écrivains distingués, des membres du Parlement, des magistrats, des notabilités financières, etc., a pris place, dès son apparition, au premier rang de ses confrères; il se recommande surtout par sa rédaction modérée, probe, consciencieuse. Aussi bien, serons-nous heureux de puiser à la source de cette feuille, toutes les fois qu'elle livrera à la publicité des observations semblables à celles qu'il lui est déjà arrivé de formuler, plus disposé, d'ailleurs, que nous sommes, naturellements à louer qu'à combattre un confrère.

Sous le titre de *Situation*, le *Pays* vient d'éditer, dans quelques uns de ses derniers numéros, des articles pleins d'intérêt et de justesse, où il fait ressortir tous les élémens de force et d'avenir de l'empire. Il ne craint pas de rendre aux notabilités ottomanes, l'hommage qu'elles méritent, et fait surtout l'éloge du jeune souverain qui sait en apprécier la valeur, le dévouement à Sa personne et aux intérêts sagement compris de l'État.

Il est cependant des hommes qui trouvent que le progrès, en Turquie, ne marche pas avec la rapidité de leur pensée, moins progressive que vagabonde : à ceux là le *Pays* répond :

« Les esprits impatiens s'étonneront peut-être de ce qu'avec de tels élémens la Turquie n'ait fait encore que peu de chemin depuis ses premières tentatives d'amélioration. Les hommes sages n'en jugeront point ainsi; il se pénétreront de la tâche que le gouvernement s'est imposée; ils comprendront que le développement d'idées si récentes, si contraires à l'esprit et aux mœurs des populations, rencontre de puissans et nombreux obstacles.

» Depuis que cette œuvre a été entreprise, les hommes d'État de la Turquie n'ont pas eu seulement à poursuivre des exactions, des oppressions, des déprédations de toutes sortes, il ont eu aussi à renverser en entier le mode administratif qui protégeait ces abus, et à asseoir tous les grand services publics, de manière à leur imprimer le caractère indispensable à leur durée. L'armée, la marine, l'enseignement le système monétaire, ont d'abord été réformés; puis on s'est occupé des intérêts de l'agriculture et du commerce.

» Les progrès sont lents, il est vrai; mais le moyen de tout faire à la fois! Le point important à constater, c'est que la Turquie s'est ralliée à la civilisation européenne. Sans doute, elle n'adopte pas immédiatement toutes les perfections qu'on lui suggère; mais, outre que chaque jour suffit à sa peine, il faut encore tenir compté du génie temporisateur des musulmans qui, avant d'expérimenter une idée, calculent sa portée et ses chances de succès, tant d'après sa propre valeur que par les convictions qu'elle forme dans le public.

» Aussi arrive-t-il, lorsqu'on l'admet à l'état de pratique, que les esprits sont préparés et les difficultés plus qu'à demi vaincus. Que n'en est-il de même chez nous, où les conceptions les plus aventureuses sont, le plus souvent, accueillies sans examen par ceux qui se proclament les amis exclusifs du progrès! Qui pourrait croire que nous ayons quelque chose à envier à la Turquie ?

» Jusqu'en 1848, la régénération de ce pays n'avait guère rencontré que des difficultés locales; la tranquillité, à peu près universelle à l'intérieur, avait permis au Divan de suivre ses plans sous l'influence des grandes puissances dont les deux principales, la France et l'Angleterre, applaudissaient à ses efforts. Les événemens qui, depuis un an, agitent l'Europe occidentale, sont venus, sinon arrêter, du moins embarrasser sa marche progressive. »

Ici, le *Pays* arrive à la question danubienne dont il prévoit la solution pacifique. Aux bruits de guerre motivés par les armemens de la Turquie, il répond : « Pour » nous, nous aimons à n'y point croire ; » nous sommes persuadés que la prudence » des deux gouvernemens trouvera dans » les bons offices de leurs alliés un puissant » auxiliaire pour le maintien de la paix » dans cette partie de l'Europe qui, ailleurs, » a bien d'autres affaires à conduire, à » méditer et à conclure. »

Plus loin, jetant un coup d'œil sur la Syrie, le *Pays* examine la question du Liban plutôt à un point de vue européen dont l'examen ne nous est pas permis en ce moment, mais toujours est-il que, pour ce qui regarde la Porte, sa conduite, dans cette question, a été digne « et qu'au surplus, » c'est le *Pays* » qui parle; « la plus grande tranquillité » continue à régner dans le Liban et dans » toutes les autres parties de la Syrie. »

« Quant à l'Egypte, continue la feuille parisienne, la mort d'Ibrahim pacha et l'élévation d'Abbas pouvaient la faire entrer dans une phase nouvelle. Les rapports de ce dernier avec le Sultan viennent de s'établir sur un pied amical, et il est à souhaiter que l'avenir les fortifie. »

On ne saurait qu'applaudir à un pareil langage.

Le *Pays* termine par ces observations dont nul ne saurait contester la vérité :

« Ainsi, pour tout ce qui touche à son régime intérieur, la Turquie peut se croire en parfaite sécurité. Les populations des villes comme celles des campagnes rendent justice au souverain qui a porté sur les abus une main hardie, tenté de leur substituer l'ordre et l'équité, d'apaiser les passions et de confondre les besoins divers en un seul intérêt commun. Les provinces les plus turbulentes, le Kurdistan et l'Albanie, ont bien opposé quelque résistance à l'introduction des réformes, mais elles ont fini par les accueillir et ne tarderont pas sans doute à en apprécier les bienfaits. Et ce qu'il importe de remarquer, c'est que ce résultat a été obtenu sans répression sévère, uniquement par des conseils paternels, aussi fréquemment que patiemment répétés. »

A la suite de conférences qui ont eu lieu ces jours derniers, la Porte et la Mission de Russie sont tombées d'accord sur les bases d'un arrangement définitif du différend qui existait entre les deux gouvernemens, au sujet des affaires moldo-valaques.

Un nouveau ministère vient de prendre la direction des affaires de la Grèce. Il est composé des membres dont les noms suivent :

MM. Canaris, marine et présidence du conseil ;
Glarakis, affaires étrangères;
Tzavellas, guerre;
Christidès, intérieur ;
Calliphronas, cultes;
Chrestenités, finances;
Antonopoulos, justice. (*Voir plus loin*).

On lit dans le *Journal de Bucarest* du 24 et du 27 avril :

« Dans notre numéro 7, nous avions annoncé qu'afin de venir en aide aux réfugiés transylvains, M. le général de Lüders avait mis à la disposition du consulat-général de Russie de cette ville la somme de 10,000 piastres provenant de dons volontaires faits par MM. les généraux et officiers de l'armée russe. A cette somme est venue depuis se joindre la recette des deux représentations dramatiques données par l'élite de notre société à laquelle on se sait trop prodiguer de louanges pour le zèle dont elle s'est montrée animée en concourant à cette œuvre méritoire. Sur la totalité de ces sommes réunies, une partie a servi, ainsi que nous l'avions déjà dit, à entretenir dans la maison de M. Bossel un table de 200 couverts où un nombre égal de ces pauvres réfugiés ont trouvé depuis le 16 mars jusqu'au 24 une nourriture abondante ; à partir de cette date jusqu'aujourd'hui, le nombre des couverts a été porté à 250. Une partie a servi aussi à procurer à ces malheureux le linge qui leur était indispensable, et à cet effet, il leur a été fait une distribution de 355 chemises, 116 caleçons, 60 paires de bas et 124 aunes de de toile, et, en outre 137 d'entr'eux ont reçu des bottes et chaussures. A part les 22 personnes qui ont reçu des secours pécuniaires, une maison a été aussi louée pour y héberger des réfugiés.

» Après des dépenses aussi considérables que celles qui viennent d'être énumérées, la somme qui reste encore sera absorbée par l'entretien de la table d'hôte pour une 15e de jours encore. Tous ceux qui comme nous se sont intéressés au succès d'une œuvre aussi humaine que charitable, ne resteront pas, nous aimons à le croire, devant les petits sacrifices qui sont encore nécessaires pour la mener à bonne fin. Leurs offrandes seront reçues par M. Bossel qui a été chargé de les recueillir, et nous ne manquerons pas de rendre au public bienfaisant de Bucarest, un compte exact de toutes les dépenses qui pourraient être faites ultérieurement. »

— « Le corps d'armée autrichien fort de 10,800 hommes, 1,850 chevaux et 36 canons, qui, sous le commandement de M. le général-major Kalliany, s'était retiré de Cronstadt en Valachie, faute de provisions et de munitions, ayant depuis plusieurs jours commencé son mouvement à travers la petite Valachie pour passer dans le Banat, est arrivé entier à Orsova, d'après les avis que l'on vient de recevoir de cette ville. Ces troupes jointes à celles qui sont arrivées aussi à Orsova par la voie du Danube, prendront immédiatement l'offensive contre les détachemens Hongrois qui se sont montrés à quelque distance de cette ville, et nous ne doutons pas d'apprendre bientôt que cette province en aura été délivrée. »

— « Son Exc. Omer pacha, commandant en chef des troupes impériales ottomanes, et gouverneur militaire de la capitale, part aujourd'hui (27) pour Kimpolong et Rimnik-Valtchea pour inspecter les détachements qui garnissent la frontière. L'absence de S. Exc. se prolongera au-delà d'une dizaine de jours; les fonctions de gouverneur militaire seront remplies pendant cet intervalle par S. Exc. Abd-Ul-Kérim pacha, général de brigade de cavalerie. »

On nous écrit de Tébriz, en date du 9 avril :

« Les affaires du Khoraçan viennent de recevoir une heureuse solution, pour le gouvernement de S. M.

« M. Philogone Raffaeli, qui était l'année passée attaché à l'ambassade de Perse à Constantinople, vient d'être promu à l'emploi de secrétaire-interprète auprès du gouverneur de l'Azerbaïdjan, S. A. R. le prince Malek Kassen, grand-oncle du Chah régnant. »

On assure que le bateau à vapeur d'Odessa, arrivé ce matin, était porteur de lettres particulières qui annoncent la prise de Pesth et de Bude par les Hongrois. On ajoute que ces derniers marchaient sur Vienne.

Nous avons reçu ce matin, des nouvelles de Trieste, du 25 avril, par le paquebot de Lloyd autrichien l'*Europa*; nous empruntons aux journaux triestins les détails suivans :

« S. Exc. lord Ponsonby ambassadeur d'Angleterre en Autriche, a quitté Vienne pour se rendre à Londres, sur une invitation de son gouvernement. Ce départ a donné motif à divers commentaires à la Bourse. »

On écrit de Mestre, le 11 avril :

« Le siège de Venise est poussé avec activité.

FEUILLETON.

LE CLOITRE DE BURGOS.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

L'orgue falsait entendre ses douces et harmonieuses modulations, auxquelles s'unissaient, pures comme celles des séraphins, des voix de femmes ravissant en chœur, sur un motif grave et religieux, des paroles empruntées à l'une de nos hymnes.

La mélodie montait aux cieux parmi des nuages d'encens.

L'autel était décoré de ses plus riches parures ; la rose et le jasmin s'y marientent en longues et odorantes tiges sous les tentures de soie qui ceignaient l'espace embaumé de l'église, pendant que le peuple se pressait sous les voûtes de la nef sacrée.

Cela se passait à Burgos, en Espagne, vers les premiers jours de mai, en l'année 1808, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire.

Ces chants pieux, ces apprêts de fête étaient motivés par une cérémonie austère et imposante; mais comme aux jours d'ici-bas, même aux fêtes de la religion, se mêlent toujours quelques pensées de deuil, un linceul noir et blanc comme un drap mortuaire était étendu sur le parquet de chœur.

Cependant le prêtre venait de monter à l'autel, entouré de ses acolytes, et presque au même instant les grilles du cloître s'étaient ouvertes pour donner passage à une jeunne fille au teint pâle, à l'œil modeste et baissé, et dont les traits irréprochables appelaient ces belles têtes de madones nouvelle venue avait pris place au milieu du chœur, elle s'y était humblement agenouillée. On eût dit, Dieu, Et, dans un recueillement absolu, elle assistait au saint office qu'on venait de commencer.

Les chants, les voix de l'orgue, tous s'étaient tu, et le silence n'était plus troublé que par la voix grave et morne du pasteur lisant les paroles du rituel.

Les fidèles s'étaient prosternés ; un homme, un homme seul, et dans un état de complète immobilité, avait conservé son attitude première, debout, au-dessus du prophète incliné, et, debout, obstinément appuyé d'une des six colonnes qui, à droite et à gauche, soutenaient les arceaux en ogive, il semblait ne prendre que très peu de part à la cérémonie dont il était le témoin.

Cet homme qui n'avait point fléchi le genou au moment où se célébrait, sous ses yeux, le plus révéré des mystères, cet homme avait été remarqué par plusieurs des assistants. Il était jeune, car il paraissait avoir à peine atteint sa vingtième année, mais son visage était sombre et altéré, et peut-être surprendre sur ses jours les traces mal effacées des larmes qui les avaient noyées d'ailleurs.

Depuis plus d'une heure, il se tenait debout, immobile, et rien ne semblait annoncer qu'il dût sortir bientôt de cette espèce de torpeur dans laquelle il était comme absorbé. Une fois seulement, son attention avait été captivée pendant un court espace de temps; c'était lorsqu'on avait entendu crier sur ses gonds rouillés la porte latérale du cloître et vu la jeune fille venir se prosterner en face de l'autel, à une place réservée. Alors l'inconnu avait tressailli, sa physionomie s'était colorée tout-à-coup, et son regard avait avidement plongé au milieu du sanctuaire, tandis que sa poitrine, violemment soulevée, avait laissé échapper un profond soupir ; puis ses yeux s'étaient voilés de larmes, sa tête était retombée pendante sur son épaule, et bientôt il avait repris cet état de muette prostration dans lequel il avait été d'abord aperçu.

Cependant l'office s'était achevé, et déjà l'on disposait les apprêts de la cérémonie particulière qui devait le suivre.

La jeune fille venait de se rapprocher de l'autel, et là, aux pieds du ministre de Dieu, la main droite ouverte sur le livre des Evangiles, elle avait, à haute et intelligible voix, prononcé le vœu de chasteté et promis à Dieu de se consacrer à jamais à lui.

Le prêtre avait reçu ce serment, et, les bras étendus sur la tête inclinée de la jeune enfant, il l'avait appelée l'élue du ciel, la chérie de Dieu.

Alors, de pouillaut sa robe et rejetant au loin de voile brodé et la blanche couronne de fleurs qui paraient pour la dernière fois son front de vierge, celle-ci s'était de nouveau prosternée, et cette fois sur le drap funéraire dont on avait relevé sur elle un des coins, comme pour indiquer que désormais elle était morte au monde.

Morte au monde ! oui, car le monde ne devait plus la revoir, et l'église pouvait compter sur la terre une sainte fille de plus.

Ici la parole du prêtre s'était du nouveau fait entendre, et, comme pour célébrer le triomphe du ciel, elle avait entonné les versets de *Te Deum laudamus*.

Et, s'associant aussi à ce chant de victoire, la voix puissante de l'orgue avait, à son tour, éclaté en magnifiques accords, et l'immense harmonie avait rempli les nefs d'une musique divine redite, d'écho en écho, sous les voûtes sonores du temple.

Mais voilà qu'au moment où la jeune religieuse venait de prononcer le serment fatal et irrévocable qui désormais l'enchaînait au service du ciel, on avait saisi comme un cri aigu, rapide, indéfinissable, dont le son était allé se perdre en mourant aux extrémités de l'arche sainte; puis, en même temps, on avait remarqué comme une rumeur, un certain mouvement; c'étaient plusieurs personnes qui s'empressaient, au bas de l'église, pour secourir un jeune homme qui venait de tomber privé de connaissance sur les dalles de marbre, large mosaïque qui décorait le sol de l'enceinte sacrée.

Ce jeune homme n'était autre que celui qui, par son attitude à la fois expressive et muette, avait naguère provoqué l'attention.

Ses traits avaient été reconnus, et un des témoins de ce dernier épisode le désignait comme le fils d'un riche négociant français, vice-consul de France à la résidence de Santander.

II.

Écoutons maintenant le colloque, qui, le lendemain du jour où avait eu lieu la cérémonie que nous venons de décrire, s'était engagé entre plusieurs personnes réunies dans un petit salon de la rue San-Julio, à Burgos.

La conversation était vive et animée, et les choses qui en faisaient l'objet diviaient servir comme d'explication à des événemens en apparence étrangers les uns aux autres, bien qu'en réalité il existât entre eux comme une sorte de corrélation.

— Vous êtes donc bien sûr, senor Andreo, de ce que vous nous dites ici? Tout cela est-il bien comme vous le racontez?

— Oui, sans doute vous pouvez me croire ; et maintenant que la senora Dolores a mis entre sa vie et le monde un abîme infranchissable, maintenant que mes paroles ne peuvent arriver jusqu'à elle, et que tous les efforts de l'homme auquel elle a voulu se soustraire viendraient expirer, inutiles et vains, sur le seuil du cloître, on se brise sur ses portes de fer, je puis parler en pleine liberté et continuer un récit que nul au monde que moi ne pourrait vous faire.

— Voyons, voyons, dirent à l'envi, et en resserrant le cercle, les diverses personnes qui composaient la réunion.

— Feu la senora de Cordova, et que Dieu ait son âme! continua maître Andreo, a bien voulu, vous le savez, m'honorer, surtout vers les dernières années de sa vie, d'une confiance que d'ailleurs je puis le dire hautement, j'ai toujours cherché à justifier. En maintes circonstances, elle avait mis mon zèle à l'épreuve, et dernièrement encore, au sujet de la senorita Dolores, la sainte fille qui est entrée hier en religion et a prononcé ses derniers vœux.

Celle-ci, aux brillants *media noche* d'hiver que donnait, il y a deux ans, le capitaine-général don Ramon d'Alcorda, avait, je crois, alors, pour la première fois, rencontré le fils de M. de Saint-Maur, vous savez, ce consul français généralement estimé dans le pays, et qui, pour ses nationaux, est l'objet d'une sympathie aussi entière que méritée. Les deux beaux yeux noirs de la jeune fille avaient fait impression sur le cœur du Français adolescent dont les allures joyeuses et empressées obtinrent aussi quelque succès de la jeune fille encore novice en amour.

Dès-lors, confondus dans une même pensée, les deux jeunes gens recherchaient, tirent même naître les occasions, trop rares à leur gré, de se retrouver ensemble ; échangeaient de douces promesses, de tendres paroles, des serments solennels, tellement qu'un jour consacra le don mystérieux d'un bague offerte par M. de Saint-Maur à sa naïve fiancée. »

— Tais-toi! fit un des auditeurs.

— Oui, une bague, et que, deux jours avant son entrée au couvent, la jeune senorita, non sans un pénible et violent effort, je vous l'assure, m'a chargé de rendre à celui de qui elle l'avait reçue.

— Ainsi, continua un autre interlocuteur, une liaison commencée sous de semblables auspices, un mariage aussi vivement souhaité et conclu ne s'est point réalisé!

— Ah! c'est que vous ne connaissez pas le caractère inflexible et hautain de la fière senora de Cordova ; c'est que vous ne savez pas que jamais elle, si orgueilleuse de noble origine espagnole, ne devait céder à aucune considération pour consentir au mariage de sa fille. A ses yeux, l'héritière d'une ancienne maison de Castille ne pouvait que déroger en unissant son nom à celui d'un révolutionnaire, d'un Français dont le père servait, ainsi qu'elle le disait, un tyran qui, par son ambition instatiable, menaçait de tout envahir.

— Ah! c'est donc cela?

— Et lorsque, prématurément usée par l'âge, la noble Castillane a vu arriver sa dernière heure, elle a exigé de sa fille l'engagement formel de ne jamais s'allier à un étranger de son pays, fût-il, cet étranger, issu d'une famille princière.

Atterrée à une semblable demande, Dolorès a d'abord voulu résister ; par ses larmes, par ses instances, elle a tente de ramener sa mère à d'autres pensées, mais, hélas! vainement.

Cependant les minutes s'écoulaient rapides et fugitives, et la donairière obstinée sentait la vie lui échapper.

Une idée, idée que rien ne pouvait lui faire oublier, la préoccupait, l'agitait encore aux portes du tombeau, et semblait ajouter, pour elle, aux horreurs de l'agonie.

Sa volonté dernière serait donc méconnue, et sa fille refuserait de s'incliner, soumise et résignée, devant elle! Cela ne pouvait être, sinon...

Et une menace de malédiction était sortie de sa bouche déjà flétrie par le souffle de la mort.

Où? alors, la jeune fille est tombée à deux genoux, et elle a promis tout ce qu'on a exigé. Mais, hélas! cet effort avait épuisé son courage et ce qu'il lui restait de force et d'énergie. A peine avons-nous eu le temps d'accourir auprès d'elle pour la retenir dans nos bras, où nous l'avons reçue entièrement privée de ses sens. J'avais assisté, en témoin profondément ému, à cette scène qui n'avait pour acteurs qu'une femme au lit de mort, impuissant sa volonté inébranlable, et une pauvre jeune fille qui, par le plus douloureux des sacrifices, renonçait aux saints et doux rêves d'avenir.

Quand, deux heures après, et à force de soins, Dolorès eut rouvert les yeux et recouvré l'usage de ses sens, sa mère n'existait plus.

La senora Cordova avait rendu son âme à Dieu, heureuse de la promesse arrachée à la faiblesse de sa fille.

Et, par San Iago ! on peut dire que celle-ci l'a religieusement tenue, car c'est sans doute pour n'y point manquer, comme aussi par respect pour le serment qu'elle avait fait jadis au jeune Saint-Maur, qu'appelant la religion à son aide, elle vient de se consacrer à Dieu.

Oh ! ce n'était point à tort que l'honnête habitant de Burgos avait fait cette dernière réflexion, hommage rendu par lui à la fidélité de la nouvelle récluse pour la foi jurée.

Entrée bien jeune, hélas! dans la carrière du martyre par un sentier d'abord jonché de fleurs, la jeune senorita avait un moment senti faillir son énergie, et elle avait, douté d'elle-même ; puis un jour plus forte, plus résignée, elle avait élevé ses pensées vers Dieu qui console, et c'était à une inspiration pieuse, elle était venue chercher dans le silence du cloître la paix de l'âme et l'oubli des douleurs.

Ce projet ainsi arrêté, elle avait refusé de revoir une dernière fois l'homme dont son cœur était encore plein...

La veille du jour où les portes du couvent devaient pour toujours se fermer sur elle, la future sœur de Sainte-Claire, comme pour briser le dernier lien d'une affection terrestre, avait renvoyé l'anneau d'or, doux emblème qu'elle avait accepté en des jours plus heureux.

Et le sacrifice s'était consommé, et Dolorès avait été à jamais perdue pour le fils du comte de Saint-Maur.

Deux jours après, ce dernier s'embarquait à Santander sur un navire de guerre français, et, les yeux humides de pleurs, il jetait de loin un dernier regard sur l'Espagne qui fuyait derrière lui, un dernier adieu à la femme qu'il y laissait.

La Vieille-Castille, en 1808, était devenue un des principaux théâtres de la guerre, et pendant que le général Dupont battait les insurgés à Alcolea, pendant que Bessières, victorieux à Medina-del-Rio-Secco, accompagnait à Madrid le nouveau prince imposé à l'Espagne par une volonté devant laquelle tout alors se courbait, une partie de nos troupes se dirigeait sur Valladolid et sur Burgos, Burgos, la résidence ordinaire du capitaine-général de la province.

Mais, à l'approche de nos soldats dont rien n'avait arrêté le courage, cette dernière ville avait été abandonnée, et l'avant-garde du corps d'armée qui arrivait en avant de ses murs, y avait trouvé les forts désarmés et les bastions abandonnés.

Sans coup férir, la place avait été occupée, et nos couleurs, arborées au haut des remparts, avaient bientôt annoncé la prise de possession provisoire, au nom de l'empire français.

Cependant on s'était emparé des édifices publics; on s'était rendu maître de la plupart des couvens et des monastères religieux, dont les hôtes tremblans et effarés avaient cru devoir fuir ou se cacher au fond de retraites impénétrables.

Les compagnies qui formaient l'avant-garde